

## L'INFLUENCE DE LA FEMME SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

La Renaissance: Marguerite de Navarre, la reine mystique

By BIANCA FIORENTINI

Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, dans les cours seigneuriales de Bretagne et de Bourgogne et dans la cour de France, on trouve les rhétoriciens guindés tandis que, dans les provinces, ce sont les cyniques bourgeois qui triomphent avec leur âpre désir des jouissances grossières.

Les Grands Rhétoriciens suivent les modèles de leurs prédécesseurs et montrent une disposition à moraliser. Ils écrivent surtout des satires, des épîtres et des complaintes funèbres. Leur poésie-médiocre et insincère-fait recours souvent à l'allégorie, à l'abstraction héritées du Roman de la Rose.

A la cour de France, au temp de Louis XII, les poètes sont nombreux. Louis XII demeure pourtant un bourgeois et aime les lettres surtout comme un moyen de publicité, mais la reine Anne fait des efforts pour enrichir de finesse la vie de sa cour qui montre, toutefois, une gravité compassée. Jean Marot et Jean Meschinot y sont accueillis. Jean Marot rédige des poèmes historiques et des pièces morales sans originalité. La poésie reste vide et abstraite, pleine d'idéalisme creux. On trouve des souffles nouveaux avec Jean Le Maire de Belges — le dernier des Grands Rhétoriciens — qui mêle le Moyen Âge à la Renaissance.

Avec les rhétoriciens, l'art du Moyen Âge donne ses dernières preuves d'impuissance et sa fécondité semble épuisée. Les nobles ruinent la féodalité qui devient extravagante; le luxe des cardinaux et des évêques baisse l'autorité de l'Église. La littérature, en général, est pauvre d'idées. L'esprit bourgeois, voué à la poursuite des jouissances matérielles, triomphe et son oeuvre manque d'élévation morale: la femme ramasse toutes les possibilités désagréables; donc on la méprise, on la craint.

Heureusement, la Renaissance — dont le premier effet est celui de ramener en France la poésie aristocratique — a la force de relever le génie français. Mais cette révolution s'affirme lentement, par étapes. En effet, pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve encore des oeuvres qui appartiennent au Moyen Âge et d'autres qui révèlent des tendances nouvelles. Plus tard, le XVI<sup>e</sup> siècle, affranchi par l'antiquité comprise dans son véritable esprit, éveillé à l'art par la vision de la 'délicieuse Italie', donne les formes littéraires capables de satisfaire les aspirations nouvelles

du génie du peuple français.

Les chefs-d'oeuvre de la littérature et de l'art italiens n'étaient pas inconnus; toutefois, ce sont les guerres d'Italie qui propagent cette connaissance. L'Italie, en effet, avec l'élan hardi de sa pensée et de son art, est une révélation et une attraction pour les soldats français et pour leurs rois Charles VIII, Louis XII et François Ier. Cette attraction mystérieuse de la civilisation italienne pénètre dans l'esprit français et le profit que la littérature en reçoit est manifeste. Et le XVI<sup>e</sup> siècle, aidé par l'imprimerie, les traducteurs, les humanistes s'abandonne à l'exaltation d'un grand renouvellement qui trouve portant des tendances divergentes avec la Réforme. L'abondance même des mots que les écrivains décalquent du latin dénonce le commencement d'un art nouveau.

Les courants qui agissent le plus puissamment viennent tous d'Italie; les principaux sont l'humanisme et le pétrarquisme auxquels se mêlent deux courants philosophiques: le platonisme et le rationalisme. Beaucoup d'étudiants français vont suivre leurs études dans les principales universités italiennes et font la connaissance de la poésie gréco-latine, de la pensée païenne et de la pensée de Platon.

L'«humaniste» devient ainsi le modèle des lettrés français. Il faut pourtant reconnaître que la théologie demeure, pendant quelque temps encore, la science des sciences. Mais, comme l'humanisme cherche l'interprétation directe de la Bible et des Pères, l'esprit critique se forme rapidement et prépare ainsi la Réforme. Humanisme et Renaissance offrent, pourtant, des aspects très différents: les anciennes traditions gauloises se mêlent à l'esprit italien; le réalisme se mêle à l'idéalisme; l'idéal chrétien à l'idéal de l'antiquité.

François Ier, le Roi chevalier, c'est le premier roi qui fait des efforts pour donner à son royaume l'éclat de la vie intellectuelle qui brille en Italie. En effet, lorsque François Ier et sa soeur aînée Marguerite<sup>1</sup> font leur apparition à la cour, en 1515, le changement est soudain et profond: la vie de la cour présente désormais une politesse élégante, chevaleresque, même un peu licencieuse. François Ier comprend l'importance des lettres et le pouvoir de la culture; mais il comprend aussi que le progrès de la culture dépend de l'impulsion d'en haut et forme une partie notable du décor monarchique. Il veut mériter le titre de «Père des lettres» qu'on lui a donné. Le Roi protège les écrivains; à sa table — où l'on traitetous les sujets — «le plus savant homme du monde y peut encore apprendre quelque chose». Grâce à lui, on imprime les traductions de Thucydide, de Xénophon, de Diodore de Sicile et, sur son ordre, Hugues de Salel entreprend la traduction de l'Iliade. On traduit aussi les «Amadis» qui devien-

<sup>1</sup> Marguerita naquit en 1492 et mourut en 1549.

dront, ensuite, le modèle des gens de cour. Le Roi ouvre sa bibliothèque — qu'il fait transporter de Blois à Fontainebleau — aux esprits studieux et aux savants et fait chercher partout des livres précieux.

Budé veut donner à la France l'éclat de la civilisation italienne et François Ier nomme cinq, puis six lecteurs royaux, indépendants de l'université. Ces professeurs, payés par le Roi, forment le « Collège des Lecteurs royaux », qui devient ensuite le « Collège Royal de France » puis, à la Révolution, le « Collège de France ». Dans le Collège Royal, ou Collège des trois langues — latin, grec, hébreu — l'enseignement se donne gratuitement. L'Université de Paris, fondée par les papes au début du XIII<sup>e</sup> siècle est menacée. L'entreprise d'enlever à la Sorbonne le monopole du haut enseignement est hardie et hasardeuse: c'est, en vérité, l'éternelle querelle de l'enseignement. Le Roi n'est pas anticlérical, mais il tient bon. Il veut émanciper l'enseignement de la tutelle de la théologie et, pour atteindre son but, il donne même des privilèges aux professeurs de son « gros collège ».

Mais l'honneur d'avoir vraiment introduit en France la Renaissance revient à une femme et, précisément, à une reine: Marguerite d'Angoulême, soeur de François Ier et reine de Navarre. Cette reine mystique, c'est une femme exquise et très cultivée. Elle étudie d'abord le latin, l'italien et l'espagnol. Plus tard, elle apprend le grec et l'hébreu. Elle lit Dante qui l'inspire, les pétrarquistes et Platon. Composé merveilleux: Marguerite est douée d'une simplicité candide et naturelle; elle unit la poésie, le mysticisme, l'humanisme, le zèle de la morale et les plus vifs élans de la foi. La bonté, surtout, est son trait dominant et nul calcul de l'intérêt ne dégrade la grandeur de son âme pure et loyale. Un écrivain de son temps affirme que Marguerite a la « tête d'ange ».

Dans sa petite cour la Reine s'entoure de poètes et de savants qui, auprès d'elle, trouvent sécurité et liberté. Son royaume est le refuge des humanistes suspects d'hérésie: Marot, Calvin, Lefèvre d'Étaples. Elle reçoit les vers de Marot; elle correspond avec Calvin; elle protège les débuts de Jacques Amyot qui publie, en 1559, une traduction des « Vies des Hommes illustres » de Plutarque — qui est une des oeuvres capitales du siècle; — elle s'intéresse aux traducteurs de Platon. Les premières oeuvres de Platon font donc leur apparition et le platonisme agit fortement et concourt, avec la tendresse mystique et l'idéal courtois, à former la conception de l'amour idéal de la reine de Navarre.

Dans le développement de l'humanisme, le rôle de Marguerite est certainement plus important que celui de son frère. C'est une femme sans repos qui offre une individualité fortement caractérisée. Elle ne néglige rien et met en culture toutes les ressources de son esprit. Tout sujet l'intéresse:

vers ou prose, religion ou amour, mythologie ou faits naturels. Dans ses lettres — privées, politiques et même spirituelles — elle montre parfois de la préciosité, mais elle montre aussi les plus hauts élans, la flamme de sa vie intérieure, sa tendresse mystique. Plus qu'aucun autre poète de son temps elle laisse parler son soeur: voilà la caractère le plus constant et le plus général qui se manifeste dans la diversité de ses ouvrages voilà aussi la souveraine nécessité de son tempérament.

Marguerite de Navarre protège toutes les formes de l'esprit et de la science: elle ouvre sa cour aux graves éruditions, à la grande antiquité qui développe une conception nouvelle de la vie. En vérité, auprès de cette femme charmante, et la Renaissance et la Réforme trouvent une liberté qui déborde hors de tous les cadres artificiels des idées. Mais, surtout, il y a en elle une âme, un esprit de tout connaître, un programme d'éducation.

Le problème religieux se montre dans presque toute son oeuvre. Sa situation est comparable à celle des premiers réformateurs qui sincèrement et pieusement espèrent la réforme de l'Église. La religion a de nobles aspirations intellectuelles et morales: voilà pourquoi l'ignorance des moines excite son indignation. Et, à ses vers, elle confie ses doutes ses tourments les plus intimes. Sa foi est incertaine parfois mais, au fond, elle demeure toujours profonde. Elle est croyante et pieuse; elle a confiance en Dieu qu'elle aime passionnément d'une vive tendresse; elle révère l'Église mais elle hait les vices qui l'obscurcissent. Comme beaucoup de ses contemporains elle donne, sans doute, des gages à L'Évangélisme. Dans le «Miroir de l'Âme pécheresse», dans le «Triomphe de l'Agneau» on découvre, en effet, des traits évangélistes. Elle y exalte la personne humaine et l'isolement de la créature en présence de Dieu. Mais, malgré la liberté de son langage et parfois de ses idées, qui l'ont exposée à tant de dangers, on n'a pas le droit de compter la bonne reine au nombre des protestants.

Marguerite cultive certains genres (mystères, moralités, farces); certaines formes (allégories, abstractions) et certaines doctrines (galanterie chevaleresque) qui incarnent les idées principales du Moyen Âge mais, dans son oeuvre, elle fait sentir aussi l'influence des idées nouvelles, le parfum de l'esprit italien. Et c'est dans l'«Heptaméron» que l'influence italienne est bien visible soit dans l'inspiration générale, soit dans la disposition extérieure et, soit encore, dans la composition. En effet, par le fond de son oeuvre, Marguerite n'est plus du Moyen Âge: elle est moderne. Elle porte en elle le lyrisme: elle répand la plus intime sensibilité de son coeur et facilite la victoire des idées nouvelles sur la discipline du Moyen Âge.

Avec son «Heptaméron», qui est un recueil de contes en prose, issu du culte de Boccace, la Reine veut composer un «Décaméron» français, c'est-à-dire, un recueil de nouvelles originales. Mais des cent contes projetés il y en a seulement soixante-douze. La plupart des aventures sont souvent très libres et les accidents y paraissent ridicules, comiques et, parfois, même grotesques. Ce caractère comique représente exactement la jovialité française apte à produire et à goûter ces contes, mais il ne faut pas oublier que chaque récit donne lieu à une discussion que dirige Mme Oisille, «veuve de grande expérience», sur un «cas de conscience.»

Dans ces discussions, la Reine examine des points de morale galante ou les théories platoniciennes de l'amour. Souvent les observations marquent la puissance de son esprit et contiennent des réflexions morales exactes. Marguerite veut analyser toutes les formes du sentiment amoureux. Elle tente de montrer en lui, non plus un élément comique tel que peut le faire un joyeux esprit qui, par convention, élimine toute notion de moralité mais, bien au contraire, la source de tragédies douloureuses qui naît du sentiment de l'humaine fragilité. Ses personnages parlent d'amour qui représente l'un des problèmes sur lequel on discute sans cesse: chaque récit fournit une leçon, une règle pour l'avenir car, derrière chaque vérité, la bonne reine sent se lever les émotions de son cœur. «La plus grande vertu, c'est de vaincre son cœur», affirment les dames. Mais Marguerite sait que la fidélité est un rêve car l'amour passe «comme la beauté des fleurs.» Son mari ne l'aime pas, mais elle est trop chrétienne, trop mystique pour concevoir l'amour à la manière de ses contemporains: elle fait même des efforts pour défendre l'amour conjugal; elle cherche à concilier christianisme et platonisme.

L'«Heptaméron» de la reine de Navarre n'est certainement pas un livre immoral. Bien au contraire, il s'agit d'un livre de haute civilisation qui contribue même, par son idéalisme, à la formation de l'«honnête homme» du XVIIe siècle. En effet, il faut bien le remarquer, dans son recueil de mésaventures conjugales, de contes licencieux et de drôleries, Marguerite commence à affirmer le sérieux, le tragique. Ses récits sont, sans doute, à la mode de son temps et la Reine a subi l'influence de son milieu, a suivi le goût du jour. Seulement des mêmes passions, du même moyen, l'un tire du comique et l'autre du tragique. Comme j'ai déjà observé, elle réagit contre le goût du Moyen Âge: ses récits ne sont plus une surface, mais le fond de la nature humaine.

Dans la gaucherie de la plupart de ces contes on remarque parfois une légèreté aisée et les dialogues des personnages sont remarquables de vivacité et de finesse. Le récit concernant les amours de son frère pour une jeune fille d'humble condition nous offre même des accents d'une

finesse touchante. Le doux refus de la jeune fille à l'amour du beau prince pour lequel elle serait pourtant « heureuse » de donner sa vie, n'exprime-t-il pas des traits bien délicats de grâce pudique ?

L'« Heptaméron » de Marguerite de Navarre montre sans cesse une puissance intime de sa personnalité, une franchise d'accent, une simplification hardie et juste des éléments moraux et des passions humaines, un effort considérable pour ramener les âmes à la dévotion, pour affiner les mœurs de la société rude et grossière au milieu de laquelle elle vit et pour que chacun — à travers le chemin de la vertu — tâche de s'améliorer. Par certains traits de ses idées elle devance donc Bossuet.

La bonne Reine montre toujours du bon sens ainsi qu'un ferme jugement pratique et moral. Tout en elle tend au mysticisme, au naturalisme, à la vérité. Elle n'invente pas les faits. Elle raconte : elle veut être, en son temps, une sorte de journaliste qui dépose sans crainte et sans flatterie, avec une entière sincérité. Dans ses récits nous trouvons, en effet, elle-même, son mari, les personnages de son temps : des pseudonymes cachent leurs noms réels. Le Roi même, son frère, n'est pas à l'abri de la censure. Elle raconte ce qu'elle voit et chaque personnage parle selon son caractère. On peut établir le réalisme des faits et le réalisme des mœurs ; on peut identifier presque tous ses personnages. C'est la vie de son temps ; c'est la vie noblesse, surtout, qu'elle connaît bien — avec ses passions, son instinct, son égoïsme — et sur laquelle elle donne des détails exacts ; c'est toute la vie mondaine dont les mœurs sont brutales.

L'« Heptaméron » est donc une peinture de la vie humaine qui contient un mélange de tristesse, d'amertume et même de gaieté, qui donne la marque décisive, impossible à contrefaire, de la sincérité. Il s'agit d'un effort pour évaluer une partie de la vie réelle sans tout le mécanisme compliqué du style intense. Et si certains détails, épisodes immoraux nous frappent, il ne faut pas oublier le sens hardi et profond de l'ensemble. Les aventures sont parfois scabreuses, mais Marguerite fait pardonner l'audace de la peinture avec beaucoup de délicatesse et de grâce et, d'un conte grossier, elle fait une leçon morale qui a une saveur particulière et qui tourne parfois au sermon. Les moines — oisifs et orgueilleux — y sont attaqués mais, au lieu de s'amuser de la débauche des moines, elle les condamne au nom de la morale.

Dans l'« Heptaméron » de la reine de Navarre on remarque un naturalisme primitif, mais réel. On remarque aussi une mixture hardie d'impudeur, de dévotion et de morale. Parfois elle met à nu les sentiments intimes marqués d'expressions précises : Cette noble femme imite Boccace : le récit devient un instrument d'analyse et d'observation qui veut plaire et ins-

truire et certains de ses récits représentent l'éveil — chez les écrivains français — d'un sens d'observation qui donnera origine à tant de chefs-d'œuvre. Plus que Boccace, pourtant, elle désire instruire; voilà pourquoi les faits la retiennent moins que le sentiment et, au service de ses idées et de ses sentiments, Marguerite met un talent original. Toutefois, elle a le souci de la vraisemblance et de la simplicité. En tout sujet elle cherche la vérité; la morale tourne en images mais c'est toujours le fond de son cœur qu'elle nous révèle. Et, pour la première fois, la Reine fait entrer la tragédie dans la littérature française.

Son œuvre révèle la complexité de sa nature, de sa pensée, le fond de son spiritualisme, les délicates vibrations de sa personnalité intime. Mais il y a plus et mieux: elle a trouvé le lyrisme à sa vraie source, c'est-à-dire, dans l'émotion qui s'épanche de tout son être avec une grâce charmante. Et c'est dans un élégant naturalisme qu'elle trouve le principe de toute beauté et de cette pure émotion dont la simplicité touche puissamment.

Marguerite de Navarre est certainement un grand esprit: goût pour les idées, goût pour les considérations générales; psychologie parfois pénétrante. Avec sa forte intelligence, elle demeure pourtant toujours une âme candide, presque naïve. Malheureusement, son style est d'un art bien insuffisant et révèle l'inculture esthétique du Moyen Âge. Mais, à côté de certains défauts incontestables on remarque — surtout dans la prose — certaines qualités qui rachètent les insuffisances et les défauts de sa poésie.

Il est aisé de voir l'importance de Marguerite dans l'histoire de la littérature française. La reine de Navarre et son frère François Ier favorisent la grande révolution de l'humanisme, le mouvement des idées, le contact des races étrangères. Cela donne lieu à des forces nouvelles, à des éléments nouveaux qui modifient le génie français et à toute une armée d'ardents esprits — théologiens, philosophes, traducteurs — qui traite les plus graves matières. Marguerite et son frère donnent aussi un caractère tout à fait particulier à la Renaissance, c'est-à-dire, un caractère social. En effet, grâce à leur impulsion, l'édifice social est construit. La littérature propage la communication des esprits, l'art d'entretenir. Voilà une preuve d'intelligence car l'échange et la discussion des idées ne sont pas seulement un signe de civilisation, mais aussi, un moyen de la faire avancer. De plus, la reine de Navarre et son frère ouvrent l'ère de la vie mondaine de la société polie: de là, cette perpétuelle conversation des hommes et des femmes les plus illustres; de là, le goût des discussions sentimentales, des analyses psychologiques, des conclusions morales qui éveillent le goût de la politesse mondaine et de la vie des salons — ce qui fera le caractère du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui contribuera puissamment à la formation

de l'idéal classique, au juste équilibre de la vérité et de l'art.

Il est bien certain que Marguerite, Marot et Rabelais sont les plus grands écrivains de la première période du XVII<sup>e</sup> siècle. Il y a, sans doute, des traits très différents dans leurs caractères et c'est surtout son mysticisme qui sépare Marguerite de Marot et de Rabelais. En effet, tandis que Marguerite, toute mystique, revient aux pratiques du catholicisme qui éveillent en elle les ardeurs de la foi, Marot s'engage dans la Réforme. Mais la Reine de Navarre et Marot inaugurent la poésie moderne, dont la loi est vérité et sincérité. D'autre côté, Marguerite et Rabelais se révèlent, à des titres différents, des moralistes. Leurs oeuvres, il faut le remarquer, ont un caractère vraiment moral et forment, entre la composition lyrique et la composition narrative, un corps de composition didactique.

On doit ajouter que Marguerite de Navarre et Hélienne de Crenne — la femme écrivain qui a donné « Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour » — sont les premières, presque en même temps, à comprendre, au lieu des passions grossières, le véritable amour. Ces deux femmes ont le mérite de découvrir la vraie passion de l'âme; cette passion sincère qui permet de composer les actes en parfait accord avec le sentiment et qui pousse la pensée humaine à la recherche de cette forme simple et exquise qui va au coeur, qui s'était perdue depuis tant de siècles. Voilà vraiment un grand mérite car, jusqu'alors, on n'avait chanté que la passion brutale des conteurs bourgeois ou la passion idéale et abstraite de la théorie courtoise. De leur esprit se dégagent bien des idées profondes et fécondes. Ce sont les premiers élans, les premiers cris sincères de la poésie française; ce sont ces accents qui manquent à leurs contemporains; c'est la passion de l'âme dont l'accent rappelle Racine. Le petit livre d'Hélienne de Crenne et l'« Héptaméron » de Marguerite de Navarre rendent de grands services à la littérature. Ils donnent naissance à un système dramatique, à une nouvelle conception de l'amour: la conception du XVII<sup>e</sup> siècle. La poésie se rapproche de la réalité; elle apprend à puiser à ses vraies sources; elle est capable de chanter toutes les vérités des multiples infirmités de notre nature. L'amour devient ainsi une source de plaisirs touchants, mais il devient aussi la cause de tragiques douleurs. Et voilà la naissance du roman sentimental français et le succès extraordinaire des « Amadis » et, plus tard, de l'« Astrée » qui offre un idéal de vie distinguée et charmante dont la société précieuse en sera la réalité.

Enfin, à un autre point de vue encore, il ne faut pas oublier le rôle que la Reine de Navarre joue dans le mouvement d'émancipation de la femme et, surtout, de son génie. Le développement de la vie mondaine augmente rapidement l'influence des femmes qui, grâce aussi à l'école lyonnaise,

commencent à donner des oeuvres remarquables. Pourtant, presque partout, on débat le problème de la femme, le problème de l'amour, le problème du mariage. Ces problèmes deviennent fort à la mode grâce au platonisme et à la vie de cour. Le modèle italien de l'amour ajoute un élément nouveau aux modèles médiévaux et concourt à former un type d'amour galant d'un caractère tout à fait français. D'autre part, les traductions du «*Courtisan*» de Balthazar Castiglione éveillent le goût des discussions sentimentales. Plusieurs écrivains, poètes, hommes et femmes, prennent leur position pour ou contre la femme. Amaury Bouchard écrit en faveur de la femme. Un ami de Marot, Bertrand de La Borderie montre, dans l'«*Amye de court*», le contraste entre la mystique platonicienne et la coquetterie naturelle des dames. Charles Fontaine, Almanque, Papillon défendent l'amour pur; Héroet exalte l'amour conçu comme le bien suprême. Et, pendant deux siècles, le problème de la femme oppose les écrivains.

Je parle, à ce propos, avec un peu de vivacité car c'est justement l'influence de la femme qui forme l'objet de mon étude. Et l'influence de la femme est déjà, à cette époque, un fait considérable qui ne peut être passé sous silence. On sait que l'oeuvre de Rabelais, qui pourtant offre une originalité unique, ne trouve pas un large accueil dans la société de son temps tout simplement à cause de son grave préjugé contre la femme à laquelle il n'accorde pas de place. Et cela au moment même où l'influence de la femme est croissante, irrésistible!

Dans l'oeuvre de Marguerite de Navarre on doit, donc, reconnaître son goût d'italianisme, sa naturelle religiosité, sa nature presque naïve et, surtout, sa profonde et délicate sensibilité de femme qui sait comprendre les éternelles tragédies de la vie réelle avec tant de misères et de bassesses. Par son goût du vrai elle manifeste déjà sa communion avec les artistes classiques. Elle éclaire tout le mouvement intellectuel de la Renaissance; elle révèle les aspirations nouvelles; elle est généralement et justement regardée comme l'incarnation de ce qu'il y a de plus noble, de plus personnel, de plus intime dans la pensée de la Renaissance.